

# Remonter

Quand la pluie a commencé à tomber, j'ai compris que je ne m'en sortirais pas. Trop d'imprudences, trop d'erreurs et ce nuage que j'avais méprisé à mi-hauteur, au moment où j'aurais encore pu faire marche arrière. Où j'aurais dû redescendre, renoncer à ce creux qui m'avait aguiché jusqu'à l'entêtement. Mais j'étais venu pour vaincre, éprouver la vanité d'un triomphe solitaire dont se moquait bien cette paroi millénaire. Sauf qu'à quelques encablures du sommet, une pierre s'est dérobée et j'ai dévalé sur une dizaine de mètres. Il fallait à tout prix remonter. En tentant d'ouvrir le sac, celui-ci m'a échappé, emportant cordes, pitons et dégaines : j'étais condamné à finir à mains nues, pas d'autre choix. Accrocher le piolet au sac avait été l'erreur de trop, je le mesurais à présent que l'eau ruisselait sous mes doigts, rendant fuyantes toutes les prises. Tout allait s'achever ici, à la seconde où mes dernières forces m'abandonneraient à l'appel du vide.

*Quelqu'un m'a dit un jour que la chute en escalade ne dure qu'un instant, tandis que le temps qui précède se dilate à en paraître interminable. Tu sais que ça va arriver, pourtant tu t'accroches à un espoir qui part en lambeaux ; tu te dis que c'est impossible, qu'un miracle va se produire, mais ça n'arrive jamais. Alors, le grand plongeon efface tout. Je crois que c'est faux : moi, cela fait quarante ans que je tombe et je sais que ça n'est pas fini. Certaines nuits, le souvenir de la chute vient me hanter et provoque ce qu'ils appellent un spasme musculaire. Je revis ce moment encore et encore, il me réveille avec une douleur atroce dans ce qu'il me reste de nerfs et de tendons. Je crie, de douleur ou de peur, je ne sais pas très bien. Je n'en parle plus au médecin, il me donnerait de nouveaux traitements antidouleur et ça n'y changerait rien : ce n'est pas mon corps qui me fait le plus souffrir.*

À un mètre près, peut-être même moins : tellement dérisoire ! L'eau dégoulinait de partout à présent et je m'appuyais comme un forcené à la roche sur le seul équilibre de mes genoux arc-boutés contre les saillies latérales. Il m'aurait fallu un peu d'élan pour franchir la distance infime qui me séparait de la corniche, ce rebord de falaise synonyme de salut. Mais pour le faire, je n'avais droit qu'à une seule tentative car l'essor me priverait de mes appuis : si je manquais ma prise, c'était fini. Surtout, je n'apercevais aucun point d'accroche, aucune aspérité à laquelle me fier pour que mes doigts, s'ils parvenaient à l'atteindre, se referment sur une pierre suffisamment ferme pour soutenir le poids de mon corps. Voire même une racine, il y en a parfois de solides. J'aurais encore la force, les abdominaux capables de soulager mes bras d'une partie de l'effort, mais pour combien de temps ? Ma position m'épuisait, je m'en rendais compte et plus j'attendrais, moindres seraient mes chances de réussir. *One shot* comme ils disent : j'avais toujours trouvé cette expression ridicule. Je me rappelais surtout ce commandement majeur : ne pas paniquer, rester maître de soi. Écarter les pensées parasites, même si je mesurais à cet instant à quel point il était difficile de ne pas songer à toutes ces choses que j'avais jusqu'ici considérées comme futiles

*En mourir, c'était trop simple. Je l'ai espéré jusqu'au dernier moment, mais ce buisson de résineux agrippé au bas de la paroi en a décidé autrement. Ils m'ont expliqué à l'hôpital comment il avait amorti la chute, comment j'avais rebondi comme un pantin pour aller m'écraser sur le pierrier en contrebas. Personne n'a dit « vous avez eu de la chance », ils savaient que mon calvaire ne faisait que commencer. Les opérations, les convalescences, de nouvelles interventions pour récupérer un fragment d'os ou poser une plaque supplémentaire, les heures interminables allongé dans une chambre, à fixer le mur qui se rapproche au fil des jours. La rééducation sans autre espérance que de pouvoir me traîner jusqu'à la fin de ma vie, afin de bien me regarder pourrir. J'ai quand même fini par rentrer chez moi, sanglé dans ce corset de plastique et d'acier qui me tenaille la chair*

*comme le feraient les pinces d'un crabe. J'ai fini par le haïr presque autant que moi-même, parce qu'il me rappelle à chaque instant ce qui nous a unis.*

Je pensais à tout ce que je ne connaîtrais jamais. Et aussi à mes parents, à mes amis : je n'avais pas vingt ans et tout allait s'arrêter avant d'avoir commencé. Je ne trouvais pas cela injuste, après tout j'avais joué et j'allais perdre, mais je m'en voulais de ne pas avoir pris le temps d'y réfléchir avant de débiter la partie. Les gens parleraient d'inconscience, sans doute auraient-ils raison car de toute façon, ils n'auraient pu comprendre ce qui nous liait. Peut-être ceux qui vivent au bord de l'océan éprouvent-ils eux aussi cette envie irréprouvable de franchir l'horizon. J'avais peu de rêves, la montagne accaparait tout : depuis notre maison dans la vallée, je ne me lassais pas d'en admirer les arêtes, d'en désirer chaque pente. Elle était ma compagne, celle auprès de laquelle je passerais mon existence à en découvrir toutes les saisons, toutes les lumières. J'allais mourir au creux de celle que j'aimais au moment où elle me tenait entre ses bras.

*J'ai refusé toutes les mains qu'on me tendait. J'avais honte de la pitié que je lisais dans leurs yeux, honte de leurs mots de réconfort. La solitude était la seule réponse à ma portée, alors je me suis enfermé dans cette carapace dont on m'avait harnaché, devenant peu à peu un être de métal qui n'inspirait plus rien. Je l'ai voulu, c'était le prix du ressentiment que j'éprouve à l'égard de moi-même. Aujourd'hui encore, ma compagne effraie. L'aide à domicile ne me demande plus comment je vais, elle accomplit en silence ses heures de ménage puis elle s'en va, comme soulagée de pouvoir enfin me fuir. Le toubib quant à lui m'examine pour la forme, annonce ses médications et s'en retourne vers des patients qui, eux, lui donnent l'illusion qu'ils accordent du crédit à sa science. Lorsque mes parents s'en sont allés, j'ai refusé de quitter la maison. Ça aurait été plus simple pour tout le monde, m'a-t-on dit. Moi, je ne voulais pas vivre dans un bocal avec vue sur un carré de jardin misérable : malgré ce qu'elle m'a fait, j'ai encore besoin de voir*

*la montagne depuis ma fenêtre. De la défier.*

Ma vue devenait trouble à cause de la pluie, alors j'ai décidé de tenter le tout pour le tout. Ce serait l'affaire de quelques secondes, ensuite je serais vivant ou mort. Je ne pouvais imaginer un entre-deux, je ne voulais pas d'une vie de légume, coincé dans un fauteuil roulant et incapable d'émettre autre chose qu'un filet de bave. Je savais bien que je n'aurais pas le choix, mais cette perspective m'inquiétait plus que de mourir. Je ne saurais dire si je guettais un signal, pourtant il m'a semblé percevoir une lueur, une clarté chétive qui s'insinuait dans la brume. J'ai bandé mes muscles avec une seule idée en tête : remonter. J'ai enfoncé mes genoux dans le rocher, contracté au maximum les abdominaux et poussé mes reins du plus fort que je pouvais en lançant mes mains à la recherche d'une prise sur laquelle mes doigts pourraient se refermer.

*Il pleut ce matin ou à peine, une bruine froide qui envahit l'air. Là-haut, elle doit tomber plus fort, comme ce jour où elle m'a pris au dépourvu. J'y pense, bien sûr. J'y pense tout le temps. Pas un jour de toutes ces années où je n'aie revécu cette ascension dans ses moindres détails. Et renoué avec chacune des pensées qui m'ont traversé l'esprit avant la dégringolade. Pourtant il y a quelque chose de différent aujourd'hui : une lumière, ou plutôt un halo dans la brume à hauteur de la corniche. Tênu, presque imperceptible et cependant je le vois, je le sens, comme si la montagne m'appelait. Je croyais pourtant que nous nous étions tout dit.*

*Je pousse la porte et avance sur le balcon. Marcher m'est pénible et je dois vite atteindre la rambarde pour m'y accrocher. L'air est frais, humide, cette nuée qui cingle doucement mon visage rappelle la pluie qui m'inondait ce jour-là. Aujourd'hui pourtant, j'ai besoin d'autre chose que de ressasser des remords inutiles, cette nostalgie recuite dans laquelle je marine depuis trop longtemps. Les souvenirs sont implacables, parce que la fin est toujours la même, qui me précipite*

*dans l'aigreur de la vieillesse. Imaginer, c'est rajeunir. Imaginer une autre fin, laisser mon esprit choisir selon l'envie qui lui est la plus forte. Fermer les yeux et remonter le temps.*

Il n'y avait rien. Mes mains ont fouillé en vain le rebord détrempe, ne rencontrant qu'herbe rase et roche lisse qui glissaient sous les doigts. J'ai senti la fin de la poussée, l'acmé de ma tentative désespérée, le moment où le corps ne peut plus rien. Et dans cette seconde infinitésimale qui précède la conscience de la retombée, j'ai senti un contact impossible : quelque chose, soudain, s'enroulait autour de mon poignet. Des doigts qui m'enserraient, ceux d'une main ferme qui me retenait, une main tendue au milieu du néant. Je ne la voyais pas, je sentais seulement son étreinte vigoureuse et j'ai décidé d'y croire. Mon pied a trouvé un appui, mes reins ont poussé à nouveau pour accompagner la traction qui m'aspirait vers le sommet. Elle me tirait toujours tandis que du regard, je fouillais chaque pouce de la paroi pour y trouver un creux où m'aider de ma main libre.

Et j'y suis arrivé. J'ai allongé mon bras sur le plat, l'épaule a suivi le mouvement, enfin mon ventre a raclé la saillie de la corniche avant de prendre appui à son tour. J'ai rampé comme un fou pour m'éloigner du vide le plus rapidement possible, comme s'il cherchait encore à me happer, mais c'était terminé. Je suis resté un long moment étendu sur le ventre, pleurant et riant tout à la fois sous la pluie qui me glaçait les os. Je tremblais je crois, des soubresauts par lesquels s'évacuait toute la tension accumulée, mes peurs emportées dans ce flot incontrôlable.

Toute ma vie, je me demanderai combien de temps je suis resté ainsi, avant de lever la tête en quête de mon sauveur. Il n'y avait personne. Le plateau était désert, ni arbre ni rocher qui pût dissimuler une présence. Où était-il ? Redressé sur mes avant-bras, j'ai appelé, j'ai hurlé, mais l'écho de mes cris se perdait dans l'air vaporeux. Je n'avais pas rêvé, jamais je n'aurais atteint le sommet sans son

aide. Je ressentais encore la poigne énergique et sûre de sa main, elle paraissait m'attendre depuis toujours ; mais je ne parvenais pas à comprendre qu'il ait pu disparaître ainsi, ni pourquoi. On aurait dit qu'il s'était évanoui dans la brume.

Je me suis enfin décidé à me remettre sur mes jambes. Je titubais, ivre encore d'émotion et de fatigue mêlés. J'ai jeté un regard derrière moi, mais sans m'approcher davantage du bord : je ne distinguais pas grand-chose, le nuage brouillait tout et c'est à peine si je devinais le village tapi dans la vallée, notre maison où ma mère peut-être s'inquiétait déjà de mon retard. J'ai avancé vers l'extrémité du plateau, là d'où part le sentier qui descend en pente douce. Au bout de quelques pas dans l'herbe humide, mon pied a heurté un objet au sol et je me suis arrêté pour voir ce que c'était : tout d'abord j'ai cru qu'il s'agissait d'un baudrier, mais c'était trop gros. Plutôt une sorte de harnais dont s'échappaient des lames de plastique ; on aurait dit une armure désarticulée. Pas vraiment du matériel de montagne, comment ce truc pouvait-il se retrouver échoué ici ? J'ai pensé à mon sac perdu dans l'ascension : avec un peu de chance, je le retrouverais au pied de la montagne.